

j'ai quitté Lyon, j'ai laissé le gros fleuve violent, sans vie fluviale, désert, j'ai laissé la cité cossue et revêche, éternellement drapée de brouillards décolorés, ville sans sculptures, architectures de rapport, crasse sans soleil, triste et sale comme une étude d'avoué — ville dont l'âme est violente et impénétrable, et que malgré l'énormité de sa laideur et de sa méchanceté bourgeoise, de sa splendeur et de son idéalisme prolétariens, ni Balzac, ni Zola n'ont pu approcher d'assez près pour en tirer quelque chose. Ville antipathique et puissante.

Ces deux mois de liberté dont l'autorité militaire payait ma blessure, je les ai consacrés à une sorte de pèlerinage à travers le vrai vieux pays de la clémence ironique, la France silencieuse et profonde, celle que nous aimons, celle dont les qualités de bienveillance, de mesure, d'esprit critique, survivent aux accès de folie collective que parfois nous avons la douleur de voir s'agiter à sa surface.

Il fait bon, après ces tourmentes que nous subissons, mal compris de ceux de notre temps, cruellement soumis à des nécessités de fait qui ne sont pas pour nous des nécessités légitimes, il est réconfortant d'invoquer le témoignage du passé solide, en de certains moments où la foi la plus ferme doute de sa vérité — est-ce eux tous, ou moi seul, lequel se trompe ? — et c'est alors que j'en appelle à un juge impartial, et ma confiance devient inexpugnable, dès lors qu'une gracieuse allégorie s'est offerte à moi pour me donner raison.

Je n'ai fait que traverser la Provence et le Languedoc, retrouver Tarascon, Beaucaire, Nîmes, Montpellier, Toulouse, que rien n'éveillera plus jamais, la preuve en est faite, de leur léthargie spirituelle, de leur pauvreté gaie et fière.

J'ai retrouvé, heureusement, perdu dans les loisirs de la vie de dépôt, un de mes amis les plus chers. Avec lui, j'ai revu sa vieille maison des Pyrénées, j'ai monté sa jument, je l'ai accompagné à la pêche, et, lisant un recueil de Gourmont, je l'ai aidé dans ses opérations savantes contre les écrevisses. J'ai fait preuve de la même maladresse à tirer les filets, de la même mauvaise volonté qu'autrefois ; nos anciennes discussions ont repris, comme interrompues de la veille, mais d'un diapason moins gaies, et mêlées de quelques éléments d'un vocabulaire nouveau. C'était une reconstitution très heureuse, à peine un peu triste. Le soir nous avons dîné avec un puissant appétit que lui seul possédait avant la guerre ; la joyeuse cuisine aliacée et poivrée du Midi ; les vins, la nouveauté du bonheur qui nous remontait de si loin, nous ont un peu, à peine, grisés, et nous avons passé toute une soirée sans dire un mot de la guerre, sans y penser.

J'ai parcouru la Normandie, le Maine, l'Anjou et la Touraine.

J'ai fui les plages de la Manche où les jeunes garçons jouent à la guerre, creusant des tranchées

dans le sable, sous les yeux amusés de leurs mams en deuil.

Au Mans, j'ai retrouvé la joie puissante du silence dans la cathédrale. Je n'ai pas essayé de rassembler parmi les loques de ma mémoire une documentation qui ne m'était plus autant qu'autrefois nécessaire pour me sentir heureux devant une belle chose. J'ai même, je le crains, oublié de prier, ce que certainement j'eusse fait autrefois.

Les pourpres sourdes, les violets clairs des verrières, l'envol de robes de deux anges verts, chose rare, le mouvement et la légèreté dans cet art statique, — plus loin, le rouge terrible d'un ciel de crucifixion, j'ai joui de ces enluminures, comme d'une joaillerie, — sans mysticisme. Et j'ai déploré que la pureté absolue de cette nef aux lignes vertigineuses dont aucune sculpture ne venait briser l'élan, ne fût plus autant qu'au moyen-âge poudroyante de couleurs crues, de ces carmins riches, et sobres comme des tiges, dont il ne reste plus, épars sur les murailles, que des vestiges exqu coastés mais déteints.

L'ébranlement de mes nerfs s'est calmé sous la nonchalance du ciel de Touraine, le silence d'un monastère endormi à l'ombre des tilleuls et dominant de sa terrasse un étang sombre caché dans une vieille forêt, cette riche et sage cuisine de vieille France à base de crème, d'œufs, de beurre frais et de miel, les crus guill'crets de Saumur, les fritures de Loire, et le chaud silence de l'été clément, ont cicatrisé ma cervelle meurtrie.

J'ai eu souci de mettre ma nourriture intellectuelle en accord avec ma nourriture corporelle. J'ai relu Veillot et Saint-Simon, Brantôme et Marguerite de Navarre. J'ai fait connaissance avec quelques aimables voisins, avec qui nous regrettions les temps pacifiques de la guerre de succession d'Espagne, pendant laquelle les paysans de France pouvaient vivre, sans même se douter que l'armée du roy, ramassis de cerveaux vides et gens sans aveu, se battaient contre d'autres bandes aussi peu estimables, pour le plaisir et jeu de princes fastueux — bien modestes dans leur exigence d'effusion de sang auprès des États démocratiques d'aujourd'hui... — « Ce pauvre petit Louis XIV, disait un gros curé de canton, n'a fait tuer guère plus de 3 ou 400.000 maroufles dans tout son règne... »

La fraîcheur la plus tendre, la chaleur la plus indulgente, soufflaient dans les halliers et les futaies quand j'atteignis vers le soir le verger du Manoir du Lys.

Jacqueline Babin et sa sœur, Clara Laüer entre elles deux les tenant par la taille, descendaient les marches du perron, silencieuses.

— Je vois à votre recueillement que vous venez de faire de la musique, j'arrive trop tard...

Clara Laüer, après un petit rire inconscient de coquetterie, me répondit :

— Ne commencez pas à vous plaindre. On vous en donnera, tout à l'heure, du Debussy et